

## Conclusions

### Le sentier de Port-Royal

Tony Gheeraert  
Université de Rouen-Normandie, laboratoire CEREDI

Je tiens tout d'abord, avant de conclure, à remercier toutes celles et tous ceux qui ont permis à ce colloque d'exister. Laurence Plazenet, tout d'abord, la principale organisatrice, qui a eu l'idée du colloque et qui en est l'âme à plus d'un titre ; et bien sûr les autres organisateurs, Constance Cagnat-Deboeuf, Françoise Pougé-Bellais, Anne-Claire Josse-Volongo, Jean de Mathan, et tous les Amis de la Société qui ont œuvré à cette réussite. Un très grand merci bien sûr aux institutions partenaires, nombreuses, qui ont bien voulu apporter leur confiance ou un soutien matériel : l'Institut et l'Académie française, les universités de Clermont-Ferrand, Rouen et de la Sorbonne, et les différents laboratoires qu'elles abritent ; nous éprouvons une gratitude toute particulière envers Mme le Proviseur adjoint et M. le Proviseur du lycée Louis Le Grand, avec la complicité de nos agents doubles jansénistes qui œuvrent au sein du collège de Clermont (je n'en dirai pas trop pour éviter de les compromettre, mais il m'est difficile de ne pas dénoncer Hubert Aupetit), et bien sûr merci aussi au collège des Bernardins qui nous accueille aujourd'hui.

Il faut exprimer enfin toute notre reconnaissance aux intervenants et présidents de séance, sans qui, en fait, absolument rien n'aurait été possible, et qui se sont prêtés à tous les caprices scientifiques des organisateurs – merci enfin au public qui nous a suivis nombreux.

Car ces journées n'ont pas été celles d'un petit comité d'universitaires réunis dans leur entre-soi confortable : elles furent l'occasion d'une vraie rencontre, au carrefour de la critique et de la création d'une part, de la littérature et du cinéma de l'autre ; elles ont manifesté aussi cet énigmatique pouvoir d'attraction que continue d'exercer Port-Royal, « ligne de faille du christianisme » selon Mauriac, dont nous a parlé Mykyta Steshenko. « Port-Royal m'attire trop », selon le mot de Julien Green dans son *Journal*, repris ce matin par Jérôme Pourcelot. Il attire à coup sûr encore beaucoup.

Au cours de ce colloque, c'est un visage de Port-Royal inattendu, surprenant, auquel nous avons été confrontés, et auquel notre Société ne fait habituellement pas la plus grande place, comme le notait Gérard Ferreyrolles dès l'ouverture. Journées de feu, où il nous fut accordé d'entrevoir le Port-Royal des écrivains, des artistes, des cinéastes, et non celui des philosophes et des savants. Non pourtant qu'un clivage artificiel soit venu opposer la vigueur créatrice des auteurs contemporains à la sclérose froide des savoirs universitaires : nul partage des eaux n'est venu s'établir entre d'un côté des gardiens du Temple aux yeux rivés sur de médiocres véracités philologiques; et de l'autre des auteurs, dont la vision géniale et insoucieuse, tout en « relevant Port-Royal de ses ruines » (J. Green), n'aurait suivi que les fantaisies de leur imagination. Bien au contraire : les travaux du colloque ont révélé une fructueuse osmose entre ces

différentes façons d'appréhender Port-Royal. Cinéastes et écrivains, en particulier, sont nourris d'une connaissance des textes profonde et intime, dont la précision ferait vaciller souvent les certitudes tranquilles de bien des prétendus spécialistes – telle anecdote inconnue rapportée par Pascal Quignard, tel texte rare de Singlin ou de Saint-Cyran acheté par Green auprès des bouquinistes, au hasard de ses pérégrinations sur les quais de Seine, manifestent une confondante érudition. Rohmer, au-delà de sa connaissance exacte de Pascal, témoigne de surcroît d'une compréhension lucide des *Pensées*; son interprétation du pari, à en croire Laurent Thirouin, dépasse la lecture qu'en proposent les meilleurs universitaires : *Ma Nuit chez Maud* et surtout le *Conte d'hiver* révèlent que le secret du fragment infini-rien consiste non dans une décevante arithmétique des plaisirs, mais dans une disponibilité à la grâce et une vacance de l'être.

Il est frappant également de constater que ces auteurs, qui puisent aux sources port-royalistes, lisent aussi les œuvres à travers l'image qu'en donnent les chercheurs de leur temps : si Giono, Houellebecq et Mauriac méditent sur le Pascal assez existentialiste édité par Brunschvicg, Desplechins lui en préfère un autre, plus retors sans doute, en tout cas plus joueur, celui de Laurent Thirouin, comme l'a mis en avant Laurent Susini au cours de son exposé. Julien Green, lui, nourrit son lien avec Port-Royal de la fréquentation familière de Louis Cognet, et de son admiration pour Jean Mesnard. Laurent Roth et Vincent Dieutre, qui n'ont pu être présents parmi nous, interrogent longuement Philippe Sellier (*alias* « le Professeur ») dans leurs *Fragments sur la grâce* sortis dans les salles en 2006. Un vif dialogue entre réalisateurs, romanciers et universitaires, tend à éclairer de lumières diverses et successives la « vallée d'ombres » (selon le mot de J. Green) que fut le monastère des Champs : tantôt *jansénisé*, tantôt plus bérullien et si l'on veut plus *accommodant* (cette doctrine de l'*accommodatio* a été évoquée par Marie Gil). La rigueur brûlante et intransigeante du *jansénisme* fascina-t-elle plus les créateurs du XX<sup>e</sup> siècle que cet *augustinisme* port-royaliste presque orthodoxe, excroissance tridentine à laquelle les Amis de la Société sont habitués depuis maintenant quelques décennies? C'est vrai sans doute de l'hyper-jansénisme tranchant d'un Bresson, dont nous a parlé Marie Gil, appliqué à mettre en scène un *etiam peccata* qui, ainsi formulé, n'eût manqué sans doute de faire sourciller un Arnauld, un Pascal ou un Nicole ; hyperjansénisme d'un Mauriac, aussi, pour qui la sécheresse est le chemin de l'amour. Ce serait bien moins vrai pour le Port-Royal plus baroque de Quignard (évoqué par Gilles Declercq et Stella Spriet), ou pour celui d'Eugène Green, nourri d'une vision authentiquement augustinienne de Pascal, puisée à la source de Jean Mesnard, dont Eugène Green a suivi les séminaires à la Sorbonne, ainsi qu'il nous l'a révélé hier au cours de la magnifique soirée en sa compagnie qui nous a été offerte : au micro de Laurence Plazenet et de Sylvie Robic, c'est le mystère pascalien d'une Présence réelle et offusquée sur lequel il nous a proposé une échappée.

Point donc de partage des eaux : l'énigmatique vérité de Port-Royal ne se laisse vraiment saisir que dans cet échange réciproque et fécond. Réflexion critique et œuvre créatrice sont comme les séquences parallèles d'un film en montage alterné, jetant des lumières diverses et complémentaires sur l'abbaye, afin d'approfondir le secret de la fascination qu'elle provoque. Quignard est souvent sur le fil du rasoir, oscillant entre

fiction et méditation réflexive. Eugène Green et surtout Laurence Plazenet composent des romans, mais aussi de ces textes théoriques qu'on étudie à l'université.

Écrivains et cinéastes, pour être bien informés, pour se nourrir d'une fréquentation assidue des œuvres et entretenir un lien privilégié avec les textes, n'en sont pas pour autant enfermés dans une servitude frileuse envers ces Messieurs du Port-Royal, et encore moins envers leurs commentateurs modernes. L'appropriation fait partie du jeu nécessaire de la réécriture, seule propre à rendre vivante cette inspiration. Les détournements ne nous surprendraient pas chez un Guy Debord, qui faisait profession de subversion au temps du situationnisme ; mais en fait, comme l'a montré Boris Donné, ses collages révèlent plus qu'ils ne trahissent la puissance explosive du texte pascalien, précieux allié dans ses attaques contre une « société du spectacle » dont la menace ne paraît guère s'être aujourd'hui évaporée. Inversement, l'allégeance à Pascal hautement proclamée par Giono, dès le titre de son *Roi sans divertissement*, masque une lecture toute personnelle des *Pensées* : Hubert Aupetit croit même y déceler un anti-Pascal, celui-ci n'ayant jamais considéré que la contemplation de la mort pût constituer un « divertissement ». A l'âge existentialiste, Malraux et Sartre voient dans l'auteur des *Pensées* un précurseur de leur propre rapport à la contingence et à la finitude, « un compagnon de pensée » (Pierre Lyraud).

Au fond, ces journées ont confirmé ce que nous savions tous : Port-Royal continue, pour les créateurs, à constituer une source – ou une *souche* – intarissable de méditation, de réflexion, *d'inspiration*, indispensable pour cerner, autant qu'il est possible, le mystère et l'énigme que constitue toujours l'abbaye, trois siècles après sa destruction. Le « jansénisme », obsède, revient, comme une basse continue et obstinée, dans l'œuvre de plusieurs des plus grands romanciers et cinéastes du XX<sup>e</sup> et du XXI<sup>e</sup> siècles. Mais pourquoi cette attirance ? Quel sortilège exercent d'outre-tombe Pascal et la Mère Angélique ? Pourquoi les créateurs continuent-ils à éprouver ce tropisme envers un monastère de femmes qui eût dû être depuis longtemps tombé dans l'oubli, si la volonté impérieuse du roi absolu l'avait emporté ? Pourquoi ce retour permanent vers ce groupe d'hommes et de femmes dont la vie et la foi nous sont à bien des égards devenus si étrangers ?

Anne-Claire Josse-Volongo a mis en évidence l'estime de l'Académie pour le groupe de Port-Royal, qu'entérinait la présence en son sein de fins connaisseurs du jansénisme, comme Mauriac et Montherlant. Nous ferons ici l'hypothèse que ce n'est pas pourtant une révérence respectueuse envers Port-Royal qui explique cet attrait. On se tromperait, je pense, en jouant au jeu futile des influences, aussi vain, aussi ridicule que celui des sept erreurs. Pour les créateurs contemporains, Port-Royal est bien plutôt un détour indispensable, une nécessité totale, lorsqu'il s'agit de comprendre et exprimer l'inquiétude inapaisable qui constitue le point aveugle du monde où nous sommes plongés, ce trouble impensable par notre modernité, postmodernité ou post-post-modernité, et que les efforts sans cesse redoublés de notre société tentent plus ou moins efficacement de dissimuler sous les oripeaux toujours plus raffinées du *divertissement*. C'est au cours de la composition de son roman *La Salle de bains* que Jean-Philippe Toussaint éprouve l'urgence de s'approprier Pascal, dont la pensée sur le

divertissement, citée en anglais dans son texte, vient couronner sa propre expérience préalable du monde et de l'existence. « *La clef USB* est un livre d'inquiétude », nous confessait à l'instant J.-P. Toussaint, qui entretient avec Pascal un rapport anthropologique, partageant avec lui le même sentiment aigu de la misère.

Face à la folie du monde (et le dernier siècle, parcouru de guerre, de révolutions, de destructions, ne fut pas moins insensé que ne l'avait été le XVII<sup>e</sup>, quelque dur qu'ait pu être celui-ci), quelle autre ressource que de se tourner vers ceux qui, au seuil de la modernité, ont mieux que quiconque exprimé la déchirure et la déréliction, sans jamais cesser de croire qu'une lumière pouvait illuminer notre néant ?

« Pourtant les hôtes sont douces, pourtant les villes sont paisibles, pourtant patientes les épouses... pourquoi faut-il que les hommes s'ennuient ? » Dans cette chanson écrite pour le film *Un Roi sans divertissement*, c'est-à-dire à la faveur d'une commande si directement liée aux *Pensées*, le lexique à la fois baudelairien et pascalien de l'ennui métaphysique vient cristalliser toute l'angoisse de Jacques Brel – « l'abbé Brel », comme le raillaient ses amis au temps de sa jeunesse. Il n'en va pas autrement sans doute chez Pascal Quignard, ou chez Laurence Plazenet. « *Disproportion de l'homme* » : de quels mots user, sinon de ceux, exacts et simples, de Pascal, Saint-Cyran ou Nicole, pour dire l'inquiétude et l'insatisfaction, pour faire sentir la dialectique du mouvement et de l'immobilité ? Le narrateur des *Vies minuscules*, confronté à l'impossibilité d'écrire qui trahit et révèle une intense difficulté à être, ne peut s'affliger qu'en termes « jansénistes » : « dans la surnaturelle absence céleste que j'avais vainement espérée, la grâce me parut d'une insupportable candeur... plus rien ne me séparait de la douloureuse vacuité des cieux » (p. 194). L'univers de nuit et de solitude de Bresson et Bernanos, submergés par la douleur, la peine, le mal et le péché, appellent, convoquent de même Port-Royal, dont le spectre inquiétant et grandiose surgit de ces conjurations, comme les fantômes que débusque Laurence Plazenet dans la prose de Pierre Michon, ou ceux qui cernent Bérénice dans l'adaptation de Raoul Ruiz. Pascalienne aussi, la prose fragmentée de Jean-Philippe Toussaint, dont Laurence Plazenet nous a montré les personnages pantelants, mécanisés, pitoyables et clownesques, avec son monde gris, minéral, mortifère. Pascalien aussi, à coup sûr, le monde aride et mourant de Bela Tarr, déserté, battu par un vent sec et léthal. Pourquoi ne puis-je m'empêcher de surimposer, aux images rares du réalisateur hongrois, celles du très hollywoodien Christopher Nolan ? Même face à face du père et de sa fille, dans une ferme isolée, dans un monde qui dépérit, dévasté, sur une terre qui ne porte plus de fruits, et où la chair n'enfante plus... Je songe bien sûr à *Interstellar*, à mon sens fable pascalienne inspirée directement du film-testament de Bela Tarr et, par conséquent au moins indirectement, des *Pensées*. Le cinéma assourdissant et « barbare », comme eût dit Eugène Green, lorsqu'il veut nous donner à voir l'expérience de la déréliction, fait surgir l'imaginaire de Pascal, la peinture d'une humanité perdue d'abord, déchue, promise au néant avec justice, pour avoir provoqué sa chute, et avoir couru dans le précipice après s'être mis quelque chose devant les yeux pour s'empêcher de le voir : les plantes ravagées, chez Tarr ou Nolan, figurent la même conséquence fatale d'une démiurgie pélagienne ; mais aussi, Nolan, joignant l'intime et l'universel, nous montre l'effrayante et silencieuse beauté d'un cosmos somptueux et épouvantablement mort, dépouillé de

toute vie, aquatique et pierreux, inhumain, sans proportion avec l'être humain écrasé par l'univers entier ; enfin, le cinéaste met en scène la question inextricable de la grâce et de la prédestination aussi, que seuls peut-être les méandres temporels des paradoxes de la science-fiction peuvent explorer jusqu'aux confins de ses possibilités théologiques : le saut de la foi du héros, pari libre, renonciation totale et difficile à tous ses attachements terrestres, dans l'espérance d'un improbable salut, se poursuit par un itinéraire de rédemption. L'*homo viator* découvrira *in fine* que le voyage était joué d'avance depuis toujours, et que son acquiescement consenti était prévu depuis les abysses de l'éternité<sup>1</sup>. Et comme chez Rohmer, au fond de l'abandon, l'espérance frêle mais subsistante d'une grâce, d'une flamme vacillante, incertaine, imméritée, précieuse, comme celles des films d'Eugène Green, rare comme un miracle.

Quand il s'agit de peindre le malheur, la souffrance, le repos impossible d'un cœur agité, les contradictions de l'âme déchirée, la fragilité des êtres égarés, le désarroi, la laideur de l'âme, le vide d'un monde abandonné, la maladie, la grippe par exemple, comme chez Péguy dont nous a parlé Claire Daudin, alors le tropisme de Port-Royal s'impose, dans une évidence brutale, dans son éclat inévitable, dans sa lumière tranchante et pure. Les explorateurs qui s'avancent profondément dans les territoires du mal, de la mort, de la finitude, les navigateurs qui s'enfoncent au profond « des abysses », pour reprendre le mot de Jean-Philippe Toussaint, ceux-là rencontrent nécessairement sur leur chemin les hommes et les femmes de Port-Royal.

Ceux qui se plaisent aux vaincus et aux victimes, ceux qui nous peignent tous ceux que le monde rejette sans même tenter de les comprendre, les brimés, les humiliés, tous ceux que hante obscurément l'absence d'un Dieu introuvable, tous ceux-là pourront-ils ne pas croiser Port-Royal ? Bresson, tournant l'histoire lamentable de Mouchette, pouvait-il éviter de retrouver les accents pascaliens ? « Port-Royal m'attire trop » : en fait, il aspire vers les « gouffres », selon l'image baudelairienne convoquée par Stéphane Chaudier.

Inversement, et *preuve a contrario* : ceux que nul désastre ne tourmente ni n'afflige, ceux qui, thomistement raisonnables, se contentent des confiseries dévotes brémondienne, et des vains espoirs pélagiens d'un modernisme candidement humaniste, ceux-là n'ont aucun besoin de Port-Royal, ainsi que l'a montré Dominique Millet-Gérard. Ceux qui, de même, comme Delannoy tournant *La Princesse de Clèves*, se satisfont de mièvreries sentimentales mal habillées d'un augustinisme superficiel, ceux-là peuvent aisément aussi se passer de la véritable fulgurance de Port-Royal, ainsi que l'a expliqué Faustine Crochu. Ceux qui en revanche, las des impostures et des faux semblants, renoncent aux fois béates, aux réconfortantes niaiseries, aux pieux espoirs, ceux-là rencontreront inmanquablement Port-Royal, aussi sûrement que Paul le Christ sur le chemin de Damas. On n'est plus surpris ici de croiser Guy Debord, que Pascal libère de tous les opiums spirituels bon marché, et qui l'aide à les déconstruire (Boris Donné). Mais on ne s'étonne plus non plus de rencontrer le narrateur houellebecquien (Olivier Jouslin) : si

---

<sup>1</sup> Sur le lien possible entre *Interstellar* et le *Cheval de Turin*, et donc l'influence hypothétique de Pascal sur ces œuvres, voir par exemple Bruno Icher, « 'The End', la vieille obsession du cinéma pour l'apocalypse », *Libération*, 5 décembre 2014.

l'auteur des *Particules élémentaires* et de *Sérotonine* exècre la bienpensance lénifiante, et s'il ressent l'urgence âpre de vivre, il n'en reste pas moins que son désarroi provocant, ses rodomontades, sa soif de jouissance immédiate, dissimulent une inquiétude anxieuse, celle d'un plaisir supérieur et plus haut, que ne peut combler aucun palliatif provisoire. Le Christ plus « *high dope* » que les clubs échangistes : telle est la lecture aussi scandaleuse que théologiquement impeccable du conflit des *delectationes*, et d'une érotique augustinienne bien comprise, appuyée, comme l'a lumineusement montré Olivier Jouslin, sur une dialectique pascalienne fine et complexe. Pour l'auteur de *La Blessure et la soif*, dont nous a parlé Myriam Tsimbidy, Port-Royal devient le refuge de passions incandescentes, et montre le chemin brûlant d'un absolu, quelque part entre le ciel et l'abîme, entre le hurlement des corps et le silence de Dieu.

La figure de Pascal a dominé ces journées. On le sait, Pascal ne fut jamais un Solitaire. On douta au début du siècle, après Bremond et avant les travaux de Jean Mesnard et de Philippe Sellier, qu'il fût même bien informé des doctrines théologiques ardues dont l'abbaye s'était faite le défenseur. On le croyait alors un secrétaire de génie. Et n'affirmait-il pas « je ne suis pas de Port-Royal » ? Blois, Claudel et Huysmans, qui invectivent les dernières survivances du jansénisme sclérosé et mal compris de leur époque, exemptent de leurs attaques incisives le seul Pascal, dont à leurs yeux l'ardeur n'aurait pu s'accommoder des froideurs desséchées et *fonctionnaires* auxquels ils associaient Port-Royal. Mauriac de même, admirateur de Pascal, était méfiant à l'égard du jansénisme, « doctrine suspecte » écrit-il. Rossellini, encore, dans les années 1970, dans le *biopic* avant la lettre consacré à Pascal et évoqué par Charles-Olivier Stiker-Métral, détache soigneusement Pascal, un Pascal savant avant tout, des milieux port-royalistes auquel il fut pourtant lié par tant de fils indétachables. Distinction qui peut nous choquer, mais féconde : elle libère l'auteur des *Pensées* des contingences historiques, des polémiques, des vains débats où s'enferme un groupe en lutte au sein de l'Eglise. Ce Pascal engagé dans un combat collectif, dont les enjeux peuvent être perçus aujourd'hui comme dérisoires, ce Pascal qui est le nôtre à la Société, dont l'œuvre résonne par tant d'harmoniques avec celles de ses amis, ce Pascal là n'intéresse que modérément les créateurs, qui préfèrent la figure solitaire et métaphysique de l'homme perdu dans un monde morne, et son face-à-face avec un Dieu voilé et indéchiffrable.

C'est ce Pascal d'exception qui obsède, c'est lui que Julien Green « lisait à genoux ». Si Jean-Philippe Toussaint n'ignore pas le Montalte des *Provinciales*, c'est le Pascal des *Pensées* qui domine chez lui. Les *Pensées* dont, dans le *Moon Palace* de Paul Auster, une édition de poche surnage seule au terme du naufrage de toute une bibliothèque, ainsi que l'a rappelé Emmanuelle Tabet. C'est ce Pascal qui fascine, « orgueilleusement janséniste », comme l'est aussi le narrateur de la vie de Bandy chez Michon : en proie au « vertige », qu'est-il, cet écrivain raté et impuissant mis en scène dans les *Vies minuscules*, qu'un Pascal damné, baudelairien, refusant la grâce plus ardemment qu'il avait aspiré en vain à la recevoir : « m'échoir l'eût déchu », formule aussi merveilleuse que dogmatiquement suspecte. Pascal allégué, chez Giono, ou Pascal palimpseste, dont le filigrane n'est pas toujours directement perceptible, comme chez Bela Tarr évoqué par David Lengyel, ou chez Michon, mais dont la souterraine présence illumine

néanmoins secrètement les œuvres de sa vibrante inquiétude – Inquiétude, mot cher encore à Toussaint.

Pascal n'était pas de Port-Royal... Il est un autre auteur dont la grande ombre a flotté sur le colloque, dont l'image fugitive a pu être entraperçue à plusieurs reprises jusque dans la dernière communication d'Anne-Claire Josse-Volongo : celle de Jean Racine. Le dramaturge, lui, était sans conteste de Port-Royal, dont il fut à la fois l'élève et l'hagiographe. Cette absence remarquable n'est pas inexplicable : les dernières décennies ont assez peu renouvelé les liens de Racine avec Port-Royal, peut-être parce que trop étudiés et parfois mal étudiés jusqu'aux deux tiers du XX<sup>e</sup> siècle. Mais précisément, les auteurs du siècle dernier, eux, voyaient vraiment en lui *l'enfant de Port-Royal*, pour reprendre le titre d'un roman de Rose Vincent. Les réécritures de *Bérénice*, qui inspira tant de grands romanciers et cinéastes, n'oublie jamais ce lien. Songeons à la blonde héroïne d'*Aurélien*, qui fit le choix de l'intransigeance contre les compromissions bourgeoises : ne représente-t-elle pas une certaine lecture port-royaliste, ou plutôt *janséniste*, de la tragédie de Racine ? Le personnage de Quesnel, orthographié comme le patronyme du successeur d'Arnauld, pourrait bien confirmer cette hypothèse. Port-Royaliste encore, à sa façon, l'étonnante *Bérénice* de Raoul Ruiz : le dédale des portes et des couloirs, comme image du labyrinthe du cœur, les contrejours violents, les contrechamps intempestifs, les lumières et les ombres, suggèrent aussi une certaine conception *janséniste* de la pièce et manifestent le poids d'une fatalité qui rend impossible l'accomplissement de la passion. Ce Racine « janséniste », que n'aiment plus guère aujourd'hui les universitaires, il ne parut durant ce colloque qu'à la faveur de timides effractions. Cette réticence elle-même mériterait d'être interrogée. Ces trois journées si riches, qui firent avec justice la place belle à Pascal, laissent toute latitude pour poursuivre plus loin l'enquête, du côté de l'enfant turbulent et repentant.

« Pourtant il nous reste à patienter  
 Bon an mal an on ne vit qu'une heure  
 Pourquoi faut-il que les hommes s'ennuient ? »